

LES PORTRAITS DES BIENFAITEURS  
DES HOPITAUX ET MAISONS DE CHARITÉ  
DE TOULOUSE



En 1869, Hyacinthe Carrère, auteur d'un *Guide des étrangers dans Toulouse* qui connut plusieurs éditions, fit paraître un fascicule d'une vingtaine de pages, dont le titre était bien long pour un texte d'une telle brièveté. C'était *l'Etat alphabétique des noms des bienfaiteurs des hospices et des maisons de charité de la ville de Toulouse dont les portraits figurent dans les salles de ces établissements*. Ce fascicule ne se trouve pas chez les bouquinistes de nos jours; à la parution non plus. Tiré à vingt exemplaires, il avait été offert par l'auteur aux Sociétés Savantes, aux Bibliothèques et aux Archives publiques de la ville ainsi qu'aux hôpitaux et maisons de charité. Si l'on fait le compte, il resta à Hyacinthe Carrère quatre ou cinq exemplaires au maximum et c'est bien le hasard si l'un de ceux-ci est aujourd'hui entre les mains d'un bibliophile. Ajoutons que l'impression de ce modeste document avait été assurée par les maîtres Hébrail et Durand dont les presses se situaient au 5, rue de la Pomme à Toulouse.

Carrère avait rédigé quelques lignes pour présenter un travail lui ayant pris beaucoup de temps. Il avait en effet visité toutes les salles des hôpitaux et des maisons de charité pour dresser l'inventaire des portraits des bienfaiteurs posés par ces établissements. Ces portraits peints représentaient les bienfaiteurs en buste ou en pied. Ils étaient souvent, paraît-il, de qualité médiocre, mais n'en constituaient pas moins des documents, des témoignages de la charité de certains Toulousains envers les plus démunis ou les malades. Carrère avait prévu que ces portraits disparaîtraient un jour « au milieu d'un désastre ».

Bien peu d'entre eux ont survécu aux méfaits du temps et aux négligences des hommes. Combien en reste-t-il ? On

aimerait le savoir. Lors de la visite effectuée par les Toulousains de Toulouse et Amis du Vieux Toulouse à l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques, le 16 janvier 1988, nous avons vu sept portraits de grandes dimensions, en bon état, dans la salle des Pèlerins, deux autres dans un coin de la Pharmacie, à même le sol, en attente de restauration, assez indéfinissables sous la crasse qui les recouvre.

Dans le recensement des portraits qu'il effectua en 1869, Carrère dénombra ceux qui étaient alors identifiables par une mention nominative portée au bas du tableau soit sur la toile, soit sur un panneau de bois. Regrettons qu'il n'ait pas indiqué le nombre de ceux ne comportant pas d'inscriptions ou dont les inscriptions avaient, peut-être, été effacées durant les troubles de la période révolutionnaire. Carrère dit que ceux-ci existaient « en très grand nombre ». Comme le nombre des portraits qu'il identifia s'élevait à 298, représentant 253 personnages (plusieurs personnes ayant leur image dans deux ou même trois établissements), Carrère n'aurait pas utilisé les termes « en très grand nombre » pour les appliquer à quelques dizaines de tableaux. Nous estimons donc qu'il existait en 1869 presque autant de portraits « non identifiés » que de portraits « identifiés », si ce n'est plus; nous pensons que plus de 500 tableaux rappelaient les libéralités des bienfaiteurs. Ceci est une déduction; ce n'est pas une certitude.

\*  
\*\*

Nous devons d'abord préciser les lieux dans lesquels les portraits des bienfaiteurs identifiés étaient exposés ainsi que leur nombre. C'étaient :

— l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques qui recevait les malades des deux sexes .....	138
— l'Hospice Saint-Joseph de la Grave, réservé aux vieillards, aux orphelins, et aux enfants trouvés .....	74

— l'Hospice des Orphelines, 25, rue Louis-Napoléon ....	11
— les Maisons de charité :	
— de Saint-Etienne, rue de la Charité .....	31
— de Saint-Sernin, 71, rue du Taur .....	11
— de Saint-Michel, 59, rue des Récollets .....	6
— de Saint-Nicolas, 75, rue Réclusane .....	7
— de la Daurade, 8, petite rue Sainte-Ursule .....	13
— de la Dalbade, 2, petite rue Saint-Jean .....	2
— de Saint-Jérôme, 17, rue Vinaigre .....	3

Enfin, deux tableaux sont indiqués par Carrère sans mention du lieu de dépôt. Au total dix établissements détenaient en 1869 les 298 tableaux identifiés, en nombre évidemment bien variable, les bienfaiteurs ayant fait un choix pour aider tel hôpital ou telle maison de charité.

Peut-être est-il expressif d'établir la répartition, suivant l'année de décès des bienfaiteurs, pour chacun des deux établissements, Hôtel-Dieu et la Grave, mettant ainsi en évidence le fait que la moitié des tableaux identifiés conservés à la Grave représentaient des personnages morts avant l'année 1800, alors qu'à l'Hôtel-Dieu cette catégorie était inférieure au tiers de l'ensemble, résultat prouvant un désir des donateurs du XIX<sup>e</sup> siècle de favoriser plus particulièrement l'établissement de soins qu'était l'Hôtel-Dieu.

Date du décès	Hôtel-Dieu	La Grave
Avant 1700 .....	—	1
1700 à 1724 .....	1	—
1725 à 1749 .....	5	14
1750 à 1774 .....	6	10
1775 à 1799 .....	28	15
1800 à 1824 .....	40	17
1825 à 1849 .....	31	7
1850 à 1869 .....	20	1
non déclarée .....	7	9
<b>Total .....</b>	<b>138</b>	<b>74</b>

Ainsi pour les vingt années qui précèdent l'inventaire de Hyacinthe Carrère, l'Hôtel-Dieu est bien plus favorisé que l'Hôpital de la Grave.

Nous ne surchargerons pas ces notes en présentant les résultats, suivant la date de décès des bienfaiteurs, pour les diverses maisons de charité; ils sont peu significatifs compte tenu du faible nombre de tableaux et des dates de création des maisons.

\*  
\*\*

Qui étaient les bienfaiteurs? D'après les portraits identifiés, nombre d'entre eux étaient des personnages connus dans l'histoire locale par leurs fonctions.

Parmi les donateurs décédés avant 1789, il n'est pas sans intérêt de citer les noms des conseillers au Parlement de Toulouse dont les portraits ont franchi la période révolutionnaire sans dégâts. Ainsi en fut-il pour ceux de *J.-P. d'Assézat*, de *Pierre d'Auterive*, de *G.-A. de Carrère*, de *F. de Cassan*, de *F.-A. de Catellan*, de *B.-F. de Costa*, de *Guillermin*, de *Labat de Murlens*, de *G. de Maniban*, président au Parlement de 1722 à 1762, possesseur d'une grande fortune dont il fit un usage généreux, de *Papus* et de *Saget*. En revanche, aucun portrait identifié n'est l'image d'un des cinquante-quatre parlementaires toulousains guillotiné à Paris en 1794, ce qui peut s'expliquer par leur brusque disparition.

Sur les 253 personnages identifiés, 39 appartenaient au clergé. Parmi les membres de cet ordre, nous citerons le cardinal de *Clermont-Tonnerre* (1748-1830), archevêque de Toulouse de 1820 à sa mort; le cardinal *Loménie de Brienne* (1727-1794), archevêque de Toulouse de 1763 à 1788, année où il devint pour quelques mois ministre de Louis XVI; *J.-B. Michel de Colbert*, mort en 1710, archevêque de Toulouse; *E.-M.-B. d'Arbon*, né et mort à Toulouse (1778-1858), supérieur

de l'Esquile puis évêque de Bayonne, retiré chez les sœurs de Saint-Nicolas de Toulouse; *Pierre Bernadet* (1744-1815), curé de Saint-Etienne, créateur des écoles de Saint-Etienne (1752-1820); *Jean-François Cornac*, supérieur du Grand Séminaire, décédé le 23 novembre 1803, alors qu'au bas du portrait était mentionné l'année 1804; *J.-L. Pierre de Gounon* (1763-1838), curé de la Daurade, dont le frère, *Jean-François*, a laissé d'immenses ressources aux hôpitaux; *Jean-Marie-François Labadie* (1753-1837), aumônier de l'Hôtel-Dieu et *Pierre Lacrouzette* (1762-1842), aumônier de la Grave; *Jean-Marie Ortric* (1766-1824), curé de la Dalbade et fondateur à Toulouse de Notre-Dame du Refuge, son frère *Gervais-Joseph* (1763-1846), curé de Saint-Jérôme puis évêque de Pamiers.

Nous devons citer aussi parmi les membres du clergé *Jean de Villesspassans*, qui légua le 3 mars 1721 tous ses biens aux incurables, ainsi que *Jean de Rudelle*, chanoine de Saint-Etienne, qui institua, par testament du 26 septembre 1692, l'Hôtel-Dieu héritier de tous ses biens pour fonder l'hôpital des incurables. Rudelle avait son portrait dans la Salle des Pas-Perdus et non dans la salle des incurables où sa place se justifiait; il ne figure pas sur la liste de Hyacinthe Carrère. Est-ce un oubli ou le portrait avait-il déjà disparu?

La noblesse était bien présente dans cette galerie de 253 personnages. Sans compter les nobles en religion et ceux conseillers au Parlement de Toulouse, cinquante membres de cet ordre figuraient dans la série des portraits, les femmes étant au nombre d'une vingtaine.

Parmi les plus connues de ces dernières, la *duchesse d'Angoulême*, fille de Louis XVI, dont le portrait en pied dû au pinceau de Joseph Roques, se voyait à la Grave en 1869. Les sœurs *Dubarry* étaient aussi du nombre: d'abord *Jeanne-Marie-Marthe Desserres*, au nom ainsi orthographié sur le tableau suivi de la mention « née Dubarry » alors qu'elle resta célibataire. Mais Bischi — c'était son surnom — signait assez souvent « Mademoiselle de Serres » (d'après l'appel-

lation d'un domaine familial), ce qui peut expliquer la confusion du peintre. Un autre portrait rappelait les traits de *Marguerite-Elisabeth Dubarry*, qui avait épousé en 1760 un sieur Filhouze. La plus jeune enfin, Chon, *Françoise-Claire Dubarry*, morte en 1809, après ses sœurs. Si Madame Filhouze avait eu un geste envers les hôpitaux, les trois portraits marquaient la reconnaissance de la direction des hôpitaux au legs testamentaire de Chon : 15.000 francs à l'Hôtel-Dieu. Ces portraits, peints après le décès des trois sœurs, avaient, comme la plupart des autres toiles, peu de valeur artistique; l'hôpital faisant appel à des peintres se contentant d'un tarif forfaitaire de 100 francs par tableau. Ajoutons que Chon avait, en outre, légué 5.000 francs à l'œuvre du Bouillon des pauvres de la paroisse Saint-Etienne, méritant ainsi amplement le titre de bienfaitrice puisque à l'époque un legs minimum de 3.000 francs suffisait pour fixer les traits du donateur.

A l'Hôtel-Dieu également appartenait le portrait de la *comtesse de Villèle*, épouse de Joseph de Villèle, maire de Toulouse en 1815, plus tard président du Conseil des Ministres de 1822 à 1828.

Parmi les hommes, nous distinguerons le *baron de Malaret*, mort en 1846, maire de Toulouse, pair de France, vice-président de la commission des hospices civils de Toulouse.

Les tableaux aux mentions nominatives effacées étaient-ils, le plus souvent, ceux présentant les portraits de membres de familles nobles, capitouls en particulier ? On peut le supposer, l'inventaire de Carrère comptant un seul Capitoul d'après la mention du tableau : *Georges de l'Hospital*, ancien Capitoul mort en 1760... mais nous n'avons pu le retrouver sur les listes de Capitouls dressées à ce jour par les historiens. La mention peinte est-elle usurpée ? Carrère a-t-il commis une erreur ? Avons-nous mal exploré les listes nominatives de Capitouls ?...

Les portraits des personnages nobles sont nombreux à avoir été peints longtemps après la Révolution. Mais d'autres,

représentant des nobles morts avant 1789, étaient toujours accrochés aux murs en 1869. On voyait même onze portraits d'aristocrates décédés avant 1750, portraits qui n'avaient pas retenu l'attention de ceux qui alimentèrent l'autodafé du 10 août 1793 devant le Capitole; ainsi l'image de *Jean de Nolet* mort en 1739 ou encore de *Simon de Tiffi* mort en 1735. Avaient également traversé la période révolutionnaire les portraits d'un Trésorier de France, *Gabriel de Cominhan*, accrochés à l'Hôtel-Dieu et à la maison de charité de la Daurade.

Cette grâce — avoir traversé les troubles de la Révolution — accordée à certains portraits des membres du clergé et de la noblesse, fut le résultat de la décision des jacobins de Toulouse de pourvoir d'insignes, aux couleurs de la Nation, les images de ces bienfaiteurs, ainsi que le précise le baron Desazars de Montgaillard dans son important ouvrage *Les artistes toulousains et l'art à Toulouse au XIX<sup>e</sup> siècle*. Cette addition tricolore se passa en 1792; elle dura plusieurs années. Pour Hyacinthe Carrère, qui les avait vus, nombreux étaient les portraits aux mentions effacées. Avait-on fait un choix en 1792 ?

Le clergé et la noblesse n'étaient pas les seules catégories sociales à faire preuve de libéralité envers les hôpitaux et maisons de charité. Ainsi, comptait-on parmi les autres classes de la société des négociants, hommes de loi, avocats tel *Philippe Féral* au XIX<sup>e</sup> siècle, des officiers, professeurs, pharmaciens, médecins comme *Charles Viguerie* et même un banquier, un notaire, un ancien batteur d'or et une fille de service, si l'on fait confiance à la mention portée sur le tableau de cette jeune personne, profession qui n'est pas mentionnée sur le relevé de Carrère. Au siècle dernier, *Alamir Ramel*, mort en 1864, président de la Chambre de Commerce de Toulouse, administrateur des hospices et bienfaiteur notoire, avait son portrait à l'Hôtel-Dieu.

Les femmes bienfaitrices étaient nombreuses. Nous citons *Marie-Christine Delhon* qui, par testament du 28 avril

1780, recommande aux administrateurs de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques d'utiliser son legs important à bâtir les salles supplémentaires permettant d'agrandir l'hôpital, pour que les malades ne soient plus deux par lit, mais un seul.

Quels portraits avons-nous vus, le 16 janvier 1988, à l'Hôtel-Dieu ? Ceux, en bon état, suspendus au mur ouest de la salle des Pas-Perdus, à savoir de gauche à droite :

*Marguerite Bonnelasval*, fille de service, morte en 1783; *Théodore Fages*, marchand, mort en 1773; *Marie Coste*, morte en 1773; *Etienne Daillancourt*, mort en 1746; *Marie Fabarel*, morte en 1778; *Jean-François Labroquère*, docteur en médecine; et la *duchesse d'Angoulême* dont la présence est due davantage au nom du peintre qui a exécuté le tableau qu'à sa qualité de duchesse.

Aucun membre du clergé, aucun noble dans cette courte galerie alors que les grands donateurs furent de ceux-là. Où faut-il chercher l'explication à cette situation ?

\*

\*\*

S'il est un personnage qu'on ne peut ignorer, parmi tous ceux composant la longue liste dressée par Hyacinthe Carrère, c'est bien *Arnaud Baric*, fondateur de l'Hôpital de la Charité Saint-Joseph de la Grave. Ce prêtre toulousain du XVII<sup>e</sup> siècle a déjà fait l'objet de notre attention dans un numéro de *L'Autre* en 1983, ou plutôt ce fût son portrait qui provoqua quelques questions.

En 1913, l'abbé Auguste, auteur d'un ouvrage intitulé « *La Compagnie du Saint-Sacrement de Toulouse* », plaça en frontispice de ce livre la reproduction photographique du portrait d'Arnaud Baric, portrait le plus ancien de la série dont nous parlons, puisqu'il paraissait dater du XVII<sup>e</sup> siècle. En fait, d'après l'abbé Auguste, il aurait existé deux portraits d'Arnaud Baric. Il affirme cela en se référant à une liste des portraits communiquée à lui par l'archiviste de la ville, Galabert, qui l'avait accompagné dans les hôpitaux. L'abbé Auguste cite l'inscription mentionnée au bas de ce deuxième portrait, inscription différente de celle du seul portrait ayant été retenu par Hyacinthe Carrère. Mais, ajoute l'abbé Auguste dans son

ouvrage, « *D'après la liste à laquelle nous faisons allusion plus haut, il y aurait deux portraits d'Arnaud Baric à la Grave. Dans notre visite à l'hôpital avec M. Galabert nous n'avons trouvé qu'un seul de ces portraits* ».

Ce portrait existait encore il y a dix à quinze ans. Il était accroché au mur d'une chambre à donner de la communauté des Filles de la Charité dans le bâtiment de la Maternité de la Grave. Lors du déménagement des sœurs dans un autre bâtiment de l'hôpital, ce portrait aurait peut-être été donné à un particulier. Une lettre adressée à la Supérieure demandant le nom du titulaire ne paraît pas avoir reçu de réponse. *L'Autre* avait posé la question : « *Le portrait d'Arnaud Baric est-il dans un grenier ?* » Nous attendons toujours une réponse; ce n'est pourtant pas le genre de tableau qui peut décorer un salon. A moins que le salon soit très vaste. Ou encore que le portrait ait retrouvé une place honorable à la Grave depuis que nous avons posé la question.

\*

\*\*

Alors on peut se demander pourquoi ce portrait qui concerne l'histoire de Toulouse semble avoir disparu. C'était l'unique témoin d'un personnage qui illustra notre ville par ses activités religieuses et sociales. On peut se demander aussi pourquoi de nombreux autres ont suivi le même chemin tels ceux de Chon et de Bisch Dubarry au début du siècle. Sur la disparition des tableaux, aucune explication convaincante n'a été fournie jusqu'à ce jour.

Cette situation nous conduit à formuler le souhait qu'un inventaire complet des portraits existants actuellement soit fait avec rigueur, quel que soit le lieu de dépôt et quel que soit leur état; le résultat des recherches devrait être rendu public et peut-être pourrait-on en profiter pour expliquer comment plusieurs centaines de tableaux ont pu être détruits, perdus, égarés.

Les Toulousains de Toulouse et Amis du Vieux Toulouse, attachés aux témoignages du passé, ne peuvent que souhaiter des informations sur un tel sujet.

André Hermet.